

Lecteur, es-tu là ?

PLUS L'ÉLOIGNEMENT DU MEDIA produit sa distanciation et rend plus captivant un monde qui se restaure en sa richesse, plus des phénomènes trop ténus pour s'apercevoir dans le chahut de la clameur et l'assourdissement qui en découle se laissent soudain, inopinément, observer. On objectera que beaucoup de portes ouvertes se trouvent enfoncées. À cela, nous répondons que le château n'ayant plus un chambranle debout, bien des fantômes peuvent les franchir sans y prêter attention. Énoncer des évidences universellement reconnues n'est pas alors forcément un luxe.

ET LE PHÉNOMÈNE qui se manifeste avec la plus grande présence, jusque-là inconnue, est le phénomène du *public lui-même*. Entité despotique, demiurge secret malgré son omniprésence et son importance si avérée, il n'apparaît jamais que dans un rôle passif, benoît, qui n'a rien à voir avec l'absolutisme ignoble, de nature aveugle et occulte, qu'il fait régner partout.

QU'UN AUTEUR écrive pour soi peut se concevoir. Mais nul éditeur ne l'entendra ainsi, et surtout pas ceux d'entre eux qui se déclarent courageux.

UN ÉDITEUR n'a qu'une perspective, l'acheteur. Et l'auteur qui n'aura pas la même ne passera jamais à l'imprimerie. Cela ressemble à un lieu commun, mais justement parce qu'il semble aller de soi, être du dernier naturel, de ne produire que des objets qui puissent satisfaire une demande, on oublie commodément, et pour cause, que les objets du monde, n'existent en eux-mêmes qu'en apparence, et ne concernent jamais que le sacro-saint acheteur, à qui il faut toujours maquiller, déguiser cette circonstance pour lui laisser entendre qu'il a le bon goût de trouver de l'intérêt aux seuls ouvrages qui semblent lui en présenter.

MAIS L'ALLER-RETOUR est intégral — là

où l'auteur devrait être l'auteur, il est le public, et le public, en place d'être le public, est l'auteur ! L'inversion produit une fuite et une confusion très propice à toutes les contrefaçons auxquelles le langage se prête si volontiers.

CES QUELQUES REMARQUES anodines, presque banales, qui décrivent une immense machinerie toujours éludée, drapée dans le flou artistique qui est tout ce qu'on demande à l'art, donnent le ton, tout spécifiquement, de la littérature intellectuelle du 20^e siècle.

ÈRE OÙ L'IMBÉCILLITÉ bourgeoise aura tant triomphé, qu'elle exigera que ses livres lui renvoient l'image de sa grande intelligence, de la nature très cérébrale de ses préoccupations, « culture » qui culmina dans l'érudition creuse des mots croisés, la collectionnisme et la bataille navale des polémiques ridicules et mesquines, définissant une étroitesse d'esprit et une suffisance où le profil du bourgeois français à ambitions explique la consistance toute véreuse de la littérature « intelligente ».

LES ÉDITEURS ont eu soin de servir, avec cynisme, toute cette niaiserie avec de nombreuses publications tarabiscotées et abscones, comme *les mots et les choses* de Foucault et tant d'autres, du moment que cela permettait au bourgeois

de poser à l'esprit supérieur. Et comme justement l'esprit véritable a autre chose à faire que de s'inquiéter de telles rodomontades, jugeons de ce que valurent les livres sous le règne d'une telle discrimination critique.

CHEZ GALLIMARD, on se souvient encore, la larme à l'œil, de ce qu'on appelait les « grands lecteurs », ces rentiers pour la plupart, qui sortaient, chaque semaine, avec des sacs bourrés de livres de la librairie et qui peu à peu se clairsemèrent. Ces beaux esprits qui voulaient surtout avoir tout inventorié avec voracité afin que rien n'échappât à leur omniscience (la phrase « je connais » signifiant, pour cette engeance, chose dépassée, comprise et devenue indifférente) n'ayant produit aucune descendance de cet ordre, il fallut les regretter en effet, car par trahison, surprise, en trompant la confiance de ces fines mouches, on parvenait encore à imprimer, de-ci de-là, en jouant du paradoxe et du faux jour avec finesse, une phrase moins bête. Leur disparition sonna le glas de toute possibilité d'exprimer quoi que ce soit.

IL Y EUT BIEN un esprit supérieur, celui de Pierre Klossowski, qui joua sur l'ambiguïté sarcastique propre au langage, pour faire émerger de la jus-

tesse. Mais c'était, et il le savait, sans lendemain que ce grand bourgeois lui-même redoublait d'éloquence pseudo-théorique farceuse, face au nombre (si mesquin et vite alarmé) et aux arrêts appeurés que le public rendit toujours au moindre soupçon d'une parole sensée, considérée comme une atteinte personnelle à sa majesté.

LA *ROBERTE* de Klossowski n'est qu'une mise en scène passionnée et moqueuse de l'univers du rentier savant. Et *Le bain de Diane*, un éloge à son goût prétendument délicat pour l'érotisme sophistiqué. Dans la pratique, la concupiscence d'un vieillard baveux, fagotée dans de la toge antique. Car cette classe de gens (qui a encore des représentants très respectés malgré l'obsolescence du type) n'était motivée que par les plus bas appétits, qu'il fallait masquer en pulsions éternelles, appuyées par tous les grands génies promoteurs du bien-vivre et du bien manger, la fameuse bla-blague épicuriano-rabelaise.

LISEZ LE QUÉÂTRE LISEZ

MALGRÉ LES TALENTS époustouffants qui se développèrent alors au cœur d'une étincelante, acrobatique langue française au sommet de ses prodigieuses pirouettes (Bataille, Blanchot, Céline, Debord et tant d'autres de ces auteurs qui garnissaient les sacs des grands lecteurs et les poches des éditeurs), tout finissait dans l'univers de l'alcool, des plats garnis et de l'échangisme, la grande légende confondant sordide dépravation et transgression sublime. Ils l'ont tous fait, seul Klossowski a démontré la platitude comique du ressort du bourgeois qui s'encaille en se prenant pour le rebelle du Grand Soir.

HEY MAN, take a walk on the wild side... Ce ne fut qu'un gâchis, et seuls le dictat du public des rentiers, l'économie du marchand de cacahouètes qui a mis son

commerce en gérance et doit meubler ses loisirs à son avantage, seul l'argent produisant de l'argent (banques, assurances, etc.) ont permis à une classe de poux d'exiger, et d'obtenir, une littérature ayant pour unique perspective, la flatterie de ses aspirations à tout ce qui pouvait la dédouaner des préoccupations triviales qui étaient, en effet, les siennes.

ET IL FAUT BIEN avouer que cette classe d'ignobles vieillards ensevelis sous leurs métrages de livres rares qui finissaient en fausses reliures camouflant du Brandy, ces cacochymes débris bar-

LISEZ LE QUÉÂTRE LISEZ PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE

dés de bronzes précieux et libidineux, trouant consciencieusement les parements en satin bordeaux de leurs robes d'intérieur écossaises des brindilles incandescentes tombant du fourneau de leur pipe alors qu'ils se penchaient gravement sur quelque motif à controverse, quelque unique incunable — oui, il faut bien cracher le morceau et dire qu'on les regrette, car au moins quelque chose de vague pouvait encore s'immiscer, péniblement et désespérément, qui est mort avec eux. Nous n'avons finalement trouvé à nourrir nos réflexions que dans l'édition qu'ils ont forgée et nous en sommes les héritiers, pour le pire. Pour le meilleur, il nous reste à reprendre à zéro et à beaucoup déchiffrer et défricher - mais une très grande part de ce qui reste a là sa demeure de papier.

NOTRE AUTO-ÉDITION, si son lecteur n'a encore presque aucune forme, existe et fera sa place avec l'obstination d'un nouveau produit, qui sait qu'il doit assumer les frais d'une longue période d'insuccès avant d'attirer, puis retenir l'attention et — dans le cas qui nous concerne où la métaphore commerciale ne vaut plus — créer

un champ nouveau offert à la perception, à l'émulation. C'est d'une autre patience, et d'une autre dépense qu'il s'agit. L'éditeur doit ouvrir la possibilité d'un lecteur dont il ignore encore tout (oui, c'est ce à quoi ils ont toujours tous prétendu, sincères ou non, avant d'échouer). Ce sont des règles qui se rapportent à une économie, celle du savoir, qui est plus vaste et plus profonde que celle du commerce. Le prestige que nos sordides aïeux voulaient usurper en s'entourant de la falsification de la connaissance est là pour le prouver. C'est la seule chose dont ils affirmèrent, en l'affermissant, la vérité.

AUJOURD'HUI cette falsification de la connaissance est devenue un produit industriel comme un autre. Tout le monde parle de philosophie, n'osant prononcer les noms trop impliqués de science ou de théorie, ou des preuves auraient à être produites, et devrait faire l'aveu d'une nauséuse anthropologie strictement technico-commerciale. La pensée philosophique, faussement réputée irrationnelle, sert de prétexte à envelopper de fumée bien des absurdités et cette pseudo-philosophie qui nous possède nous-mêmes, va jusqu'à rendre impossible l'exercice logique, rigoureux, de la science.

TOUTES LES CONDITIONS les plus propices accueillent la possibilité d'une chose qui peut désormais, inutile à toutes les causes, se développer, inaccessible, sans être importunée. Une sorte de savoir ignorant. Celui d'un savant sauvage, irraisonné, tout d'intuition et de revirement, sans achèvement, donc inéluctablement sans fin...
le miroir public est publié par les presses de lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR GRATUIT FRANCE 2013 - IX

